



LA LOBA

Par Mathilde Curtaud. Retour critique - Reporter Audacieux 16-17. Septembre 2016

La Loba est une œuvre d'une grande intensité. Aurélie Pedron travaille sur les sens, et nous sortons de cette expérience complètement désorientés. Plusieurs fois privé de la vue, le spectateur perd ses repères en plus de devoir adopter une attitude qui n'est pas celle du spectateur lambda. C'est l'aveuglement qui prédomine dans ces performances. Nous avançons à tâtons, dans tous les sens du terme. Mais le spectateur n'est pas le seul à être aveuglé. Dans certaines performances, les danseuses sont complètement à notre merci.

Lorsque les deux danseuses Anne Thériault et Audrée Juteau ont les yeux bandés, elles nous touchent, nous contournent, nous exploitent comme matériaux de leur performance. Non seulement Aurélie Pedron nous permet de créer notre propre spectacle, mais la performance change en permanence. Ce qui est également très déstabilisant en tant que spectateur, c'est le rapport que nous entretenons avec les danseuses. Nous sommes des voyeurs, qui observent ces femmes comme des objets. Si nous sommes seul.es avec elles dans une salle, nous nous permettons beaucoup plus de comportements. Nous pouvons nous approcher, les effleurer, les dévisager. Il est difficile parfois de réaliser qu'une vraie personne se tient devant nous, et pas une projection ou une œuvre fixe. Ces « œuvres de chair » nous rendent presque mal à l'aise. Trop proches d'elles, les spectateurs les moins ardens resteront dans le coin de la salle, pour ne pas être tenté d'interférer dans la performance. Se retrouver seule avec une danseuse est à la fois un plaisir – une sensation grisante d'être privilégié - et une angoisse, celle d'avoir un impact trop important sur l'œuvre. Se mêlent l'envie et la peur de toucher.

L'autre point important de cette représentation est sa sensualité. La performance dans le noir, celle dans l'eau, dans la fumée, ou encore lorsqu'une danseuse nous prend à part et nous bande les yeux, Aurélie Pedron décline la sensualité quelque soit le support. Les corps nus instaurent un rapport de confiance entre la performeuse et le spectateur, et les mouvements, lascifs mais surtout intuitifs nous donnent envie de les regarder se mouvoir pendant des heures. C'est une expérience de la perte, celle de nos repères temporels, spatiaux, sensuels. Nous apprenons à redécouvrir notre corps avec celui des autres.

Malheureusement, cette œuvre a un point faible, c'est celle de l'inégalité des performances. La plupart sont d'une grande intensité, et celles qui ne le sont pas souffrent encore plus du contraste qui leur est imposé. Ce sont certes les performances en elles-mêmes, mais pas seulement. Leur disposition, le décor, tout cela est à leur désavantage. Certaines performances sont des performances de passage, où l'on s'arrête en attendant de passer à mieux. Dans ce sens **La Loba** ne rend pas justice à toutes ses danseuses. Pourquoi certaines performances se déroulent dans une pièce fermée avec liste d'attente, et d'autres dans le passage vers d'autres œuvres ? Ce sont à la fois un passage obligé et des performances qui ne sont pas appréciées à leur juste valeur. Mais est-ce que **La Loba** aurait pu fonctionner s'il n'y avait uniquement des œuvres intenses ? Peut être ces performances font figures de pauses pour le spectateur, comme une salle pour souffler, se reposer et se remettre de ses émotions.